

Le désir est un manque

Marc Chabot

Number 802, May–June 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90566ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (2019). Le désir est un manque. *Relations*, (802), 50–50.

Le désir est un manque

Marc Chabot



L'auteur est écrivain et parolier

Il y a des choses qu'on imagine mal, même si elles sont possibles. L'histoire est là pour nous rappeler tout aussi bien le beau que le pire et l'insignifiant. En 1851, Louis-Napoléon Bonaparte, alors président de la République française, désire la totalité du pouvoir. Pour empêcher de nouvelles élections, il dissout la Constitution – un scénario auquel on assiste encore aujourd'hui dans plusieurs pays du monde.

En Provence, on se soulève, surtout dans les villages. La répression sera rapide et sauvage. Les soldats de Bonaparte vident les villages des Basses-Alpes de tous les hommes. Assassinats, déportations, empiisonnements. Le pouvoir de Bonaparte ne fait pas dans la dentelle.

Violette Ailhaud voit son père partir pour la prison. Elle a 16 ans. Martin, son amoureux, est tué. Pendant deux ans, toutes les femmes de son village vivront sans les hommes. En 1919, Violette, qui a alors 70 ans, écrira le récit de cette absence¹ : le village, pour la deuxième fois de son histoire, vient de voir tous les hommes partir pour la guerre.

Tout cela pourrait être une fable, une légende, un conte. Je ne sais pas. J'ai lu ce tout petit livre parce qu'en l'ouvrant, au milieu de la page de garde, il est écrit : « Collection main de femme : des livres à ne pas mettre entre les mains de tous les hommes ». Je ne suis pas tous les hommes, je n'en suis qu'un seul et j'avoue ne pas me sentir solidaire de toutes les grossièretés masculines.

Dans le village, les femmes s'organisent. On imagine mal aujourd'hui : pas de télé, pas de radio, pas de médias sociaux. Tout un village de femmes demeurent pendant des mois sans nouvelle aucune. Violette écrit :

« Nous attendions surtout cette moitié de notre humanité qui avait été arrachée à notre terre, à nos murs, à nos cœurs » (p. 13).

On peut vivre sans les hommes. On peut même choisir de vivre sans les hommes. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. C'est le pouvoir qui impose la disparition de tous les hommes du village².

« Nous ne savions rien. Nous ne savions pas si les hommes emportés étaient encore en vie. Personne ne venait vers nous. Nous ne sommes pas allées vers les autres non plus, par peur, par crainte de découvrir que, au-delà de l'horizon de nos terres, il n'y avait peut-être rien d'autre que le silence et la mort » (p. 14).

Pendant deux années, les femmes apprennent à vivre – on pourrait aussi dire à survivre – sans les hommes. On se refait une vie. On a 16 ans et on se dit qu'il y a encore du temps devant soi. On travaille aux champs avec les autres femmes. On pense à son amoureux qui n'est plus. On s'enferme dans sa tristesse. L'autre moitié de l'humanité est un souvenir.

Puis, sans avertissement, vient un homme dans le village. Il est seul. Il ne sait rien. Il n'apporte aucune nouvelle. Il est là. Violette écrit :

« Mais nous étions d'accord : un jour un homme viendrait – s'il en restait – et nous devrions le partager, pour la vie de nos ventres » (p. 19).

Un seul homme. Violette est amoureuse. Comme beaucoup d'autres femmes du village. Mais l'amour est un sentiment qu'il faut écarter, qu'il faut repenser. L'homme est là, mais sa solitude est tout aussi étouffante que celle des femmes du village. On peut vivre sans les hommes, mais comment vivre avec un seul ? Il est la semence avant d'être un homme.

« Notre première rencontre physique va durer des heures. Jusqu'au matin il va me caresser et m'aimer de mille façons avant de me laisser pantelante et émerveillée » (p. 33).

Le désir est toujours un manque. Il ne peut en être autrement. Ce que l'on veut (ce qui n'est pas toujours limpide), nous ne l'avons pas. On attend avec un rêve au bout des yeux, un rire dans la tête, des mots sur du papier. On se raconte une histoire. Le désir a toujours quelque chose à voir avec l'amour. Une jeune femme attend un homme. Il est là. Il y a des signes. Violette lit, ce n'est pas évident en 1851. Ils se rejoignent avec des mots. Le désir est un langage à plusieurs formes.

Le désir est toujours un manque.

Violette Ailhaud écrit un texte sur ce manque, parce que le désir est ce qui nous fait sortir de l'indifférence. Le désir est le contraire de l'indifférence. En écrivant sur ce désir, sur l'absence des hommes, sur l'ennui de vivre au pays du même ou de la similitude, cette femme reprend courage. C'est bien avant l'heure de notre société de l'assouvissement des désirs ou de leur consommation.

De la naissance d'un désir à son accomplissement, il peut se passer beaucoup de temps. Cette idée peut sembler incongrue dans une société de consommation et pourtant elle demeure belle et nécessaire. Vivre dans le manque n'est pas toujours une peine. Il faudrait lire et relire *Le Banquet* de Platon, ce grand texte sur l'amour.

Cette jeune femme seule dans un village sans hommes, c'est le symbole du désir. L'idée de l'autre fait son chemin en elle. Elle ne fait pas que rêver, elle attend l'homme tout en le fabriquant. Elle attend l'homme en l'inventant. Après tout, que vaut ce que l'on n'a pas pris le temps d'inventer ?

1. V. Ailhaud, *L'homme semence*, Baudouin, Éd. Parole, Coll. main de femme, 2015, 46 p.

2. Pour ceux et celles que le sujet intéresse, voir le film *Le semeur*, 2017, réalisé par Marine Francen.
